Isabelle Carré dans le taxi de Jérôme Colin : L'interview intégrale

Pendant 20 ans j'ai sorti mon manuscrit, je l'ai rangé, je l'ai sorti, je l'ai rangé…

ISABELLE CARRÉ : Bonjour… Bonjour. Ça ne vous dérangerait de m'emmener svp ? Bonjour.
JÉRÔME COLIN : Bonjour.
ISABELLE CARRÉ : Je ne sais pas comment on referme la porte en fait.
JÉRÔME COLIN : Je vais le faire.
ISABELLE CARRÉ : Ah oui, voilà.
JÉRÔME COLIN : Vous allez bien ?
ISABELLE CARRÉ : Oui.
JÉRÔME COLIN : Dites-moi.
ISABELLE CARRÉ : Je mets ma ceinture, j'ai confiance mais bon… Ben je ne sais pas, vous m'amenez à l'hôtel je ne sais plus comment.
JÉRÔME COLIN : Ça commence bien cette histoire.
ISABELLE CARRÉ : Je ne sais plus comment… Hilton ! A l'hôtel Hilton.
JÉRÔME COLIN : Allons-y alors.

FERMETURE PORTE

JÉRÔME COLIN : On va bien s'amuser. Allez, hôtel ?
ISABELLE CARRÉ : Hôtel Hilton. Je crois.
JÉRÔME COLIN : Allons-y, joyeusement.
ISABELLE CARRÉ : Vous avez des bonnes lectures.
JÉRÔME COLIN : Paraît-il.
ISABELLE CARRÉ : Oui. C'est rare. En général dans les taxis on a plutôt des Galas ou des…
JÉRÔME COLIN : Qu'est-ce que ça veut dire ça ?
ISABELLE CARRÉ : Des journaux people. On est un peu chez le coiffeur quoi.
JÉRÔME COLIN : Pas du tout, on est éduqué, comme tout le monde.
ISABELLE CARRÉ : C'est bien.
JÉRÔME COLIN : Romancière maintenant
ISABELLE CARRÉ : Il paraît, oui.
JÉRÔME COLIN : C'est noble.
ISABELLE CARRÉ : Oui, je ne sais pas. Je me sens plutôt débutante que romancière. Vous auriez dû plutôt que « Yellow submarine » mettre « Absolut beginners ». J'ai tourné un film ici en Belgique il y a 2 ans, je crois, et en fait la plupart du tournage on était à Bruxelles et après on était du côté wallon. Et j'ai vu la différence.
JÉRÔME COLIN : C''est terrible, c'est un pays étrange et de plus en plus étrange. Mais bon, c'est comme ça. La France n'est pas en reste d'après ce que je vois dans les informations.
ISABELLE CARRÉ : Non pas vraiment. Enfin là on respire un peu quand même.
JÉRÔME COLIN : C'est vrai ?
ISABELLE CARRÉ : Oui, moi j'étais vraiment nouée pendant toutes les élections, et j'ai eu l'impression comme si j'enlevais des lunettes de soleil de tristesse, une fois que tout ça s'est terminé quand même pas si mal. J'ai rien contre les femmes au pouvoir mais là non. Pas elle.
JÉRÔME COLIN : Je vois ce que vous voulez dire.
ISABELLE CARRÉ : Même si elle est blonde.
JÉRÔME COLIN : Même si elle est blonde.
ISABELLE CARRÉ : J'ai failli me teindre en roux à ce moment-là.
JÉRÔME COLIN : Je ne veux plus en faire partie.
ISABELLE CARRÉ : Non.
JÉRÔME COLIN : Les blagues je pouvais supporter, Le Pen non. Romancière ! C'est pas rien d'écrire un roman je trouve.
ISABELLE CARRÉ : Vous avez essayé ?
JÉRÔME COLIN : Oui. Il y a quelque chose de très puissant très personnellement à écrire un roman, sans penser aux autres, sans penser… c'est arriver à faire quelque chose jusqu'à la fin, tout seul. Ce qu'on fait très rarement dans la vie.
ISABELLE CARRÉ : Oui. C'est bien l'enjeu. C'est pour ça que je n'y arrivais pas. Parce qu'il n'y avait pas de deadline, il n'y avait pas de rendez-vous, il n'y avait aucune attente de personne en fait. Donc j'ai essayé pendant 20 ans. Pendant 20 ans j'ai sorti mon manuscrit, je l'ai rangé, je l'ai sorti, je l'ai rangé, et c'est grâce à l'atelier d'écriture de Philippe Djian que je me suis dit… là j'avais des rendez-vous. C'est-à-dire tous les jeudis soir il fallait rendre des exercices, il fallait rendre un petit livret même, à la fin, d'une 10aine de pages, et c'est là j'ai écrit le début du chapitre « Pantin ».
JÉRÔME COLIN : Qui est le début de votre roman pratiquement.
ISABELLE CARRÉ : Voilà. Ensuite je me suis dit je vais essayer de continuer toute seule, sans mes rendez-vous du jeudi soir, et ça s'est fait. Mais ce qui était incroyable en fait… parce que c'est Vanja D'Alcantara, qui est d'ailleurs une de vos condisciples…

JÉRÔME COLIN : De nos compatriotes, réalisatrice, qui a fait « Le cœur régulier » avec vous, une adaptation d'Olivier Adam je crois.
ISABELLE CARRÉ : D'Olivier Adam, qui m'a emmenée tout de suite après cet atelier d'écriture au Japon. Et là en fait ça m'a fait comme un deuxième effet kiss cool, parce que dans le livre je parle beaucoup du Japon, parce qu'on a une décoration d'un appartement – là je fais une incursion, je vous admire parce que je n'ai pas mon permis déjà, mais alors conduire et en plus faire une interview…
JÉRÔME COLIN : La légende selon laquelle les hommes ne savent faire qu'une chose à la fois est fausse.
ISABELLE CARRÉ : Eh ben non… J'en ai la preuve absolue. Je ne sais plus ce que je disais. Si ! L'appartement donc que je décris dans le roman est entièrement rouge, l'appartement de mon enfance est entièrement rouge, sans portes, avec des tissus japonais à la place des portes, le plafond marron, les chambres vert pomme, et dans le salon par exemple au lieu du plafond normal il y a un garde-manger japonais. Donc ça consiste en une espèce de gros quadrillage noir en bois soutenu par des câbles d'acier, et dessus il y a tout un bazar japonais de cérémonie du thé dessus. Entre-autre. Voilà un peu le décor de mon enfance.
JÉRÔME COLIN : Ce qui n'est pas rien.
ISABELLE CARRÉ : Ce qui n'est pas rien. Du coup après cet atelier d'écriture je me retrouve au Japon. Le premier jour on fait bénir le film, parce que ça se passe comme ça là-bas, dans un temple, et dans ce temple, les stores du temple sont les stores de mon appartement.
JÉRÔME COLIN : Mais non !
ISABELLE CARRÉ : Là je me suis dit bon ben il faut continuer et ça m'a aidée à continuer effectivement, sans mes rendez-vous du jeudi.

Je masse le plexus solaire de Thierry Lhermitte dans une usine de papier toilette, avant de me transformer en kangourou !

JÉRÔME COLIN : On vous a vue beaucoup au cinéma dans des très beaux films, je trouve, vous choisissez bien vos films…
ISABELLE CARRÉ : Oh ça m'arrive de me tromper aussi.
JÉRÔME COLIN : Oui évidemment, comme tout le monde.
ISABELLE CARRÉ : Est-ce que vous avez vu ce film improbable qui s'appelle « Super love » ?
JÉRÔME COLIN : Non.
ISABELLE CARRÉ : Voilà. Alors celui-là je vous le conseille dans les soirées inavouables…
JÉRÔME COLIN : C'est vrai ?
ISABELLE CARRÉ : Ah là dans le top 5 obligatoirement.
JÉRÔME COLIN : C'est vrai ?
ISABELLE CARRÉ : Oui.
JÉRÔME COLIN : Vous avez fait ça quand ?
ISABELLE CARRÉ : C'était il y a une bonne quinzaine d'années. Voir 20.
JÉRÔME COLIN : Quoi, c'est un navet ?
ISABELLE CARRÉ : Non, je ne dirais pas ça, c'est une curiosité.
JÉRÔME COLIN : Une curiosité, d'accord. Ok.
ISABELLE CARRÉ : Comment vous dire ? Mon plus beau moment… non j'en ai deux de plus beaux souvenirs dans ce tournage. Moi enceinte, en robe de bure, dans une forêt, en train de faire des incantations, là il ne faut pas sortir trop de soi et trop se regarder parce qu'on se dit là non il faut arrêter tout de suite, et sinon une scène à la Maison de la Radio avec Dave, que j'admire et que je poursuis en lui avouant que moi aussi je veux être chanteuse.

JÉRÔME COLIN : D'accord, vous n'avez pas fait que des choses bien. C'est bien ça d'avouer qu'on a fait des films curieux.
ISABELLE CARRÉ : J'en ai un autre, j'ai pas qu'un autre… « Les sœurs Soleil ».
JÉRÔME COLIN : Pas vu.
ISABELLE CARRÉ : Je masse le plexus solaire – ce n'est pas facile à dire – je masse le plexus solaire de Thierry Lhermitte dans une usine de papier toilette, avant de me transformer en kangourou.
JÉRÔME COLIN : Ah… Mais vous l'aviez lu dans le scénario que ça allait se passer.
ISABELLE CARRÉ : Absolument.
JÉRÔME COLIN : Pourquoi vous l'avez fait alors ?
ISABELLE CARRÉ : Celui-là je l'ai fait pour une raison très précise. C'est je crois peut-être une des très rares fois que j'ai un film pour l'argent. C'était pour payer à ma mère une thalasso.
JÉRÔME COLIN : C'est vrai ?
ISABELLE CARRÉ : Je suis partie en thalasso avec elle pendant 15 jours. C'était super. Je n'ai pas regretté de masser le plexus solaire de Thierry Lhermitte.
JÉRÔME COLIN : Des fois il faut savoir ce qu'on veut.
ISABELLE CARRÉ : Oui
JÉRÔME COLIN : C'est bien. Ça a plu à votre mère ?
ISABELLE CARRÉ : Après j'arrête de me dézinguer.
JÉRÔME COLIN : On va faire un truc sur tous les trucs nuls que vous avez fait. Finalement je la trouvais bien. Elle fait que des merdes.
ISABELLE CARRÉ : Oui.

Déjà toute petite on me prenait pour le sapin de Noël tellement j'étais lumineuse !

JÉRÔME COLIN : Soit, j'étais en train de dire, avant de connaître la vérité, vous choisissez bien vos films, et je ne sais plus évidemment ce que je voulais dire après ça…ça m'a dérouté, c'est pas grave.
ISABELLE CARRÉ : Ça casse un peu.
JÉRÔME COLIN : Je ne sais plus du tout.
ISABELLE CARRÉ : Après on peut parler d'autre chose que de cinéma hein. On n'est pas obligé…
JÉRÔME COLIN : Non, évidemment on va parler d'autre chose que de cinéma. Mais quand même…
ISABELLE CARRÉ : On peut parler de la vie…
JÉRÔME COLIN : Oui, voilà, vous avez fait plein de films, et effectivement ce qui ressort dans la presse tout le temps, et vous en parlez dans votre roman, c'est Isabelle Carré elle est discrète et lumineuse.
ISABELLE CARRÉ : Oui, j'aime bien.
JÉRÔME COLIN : Ça vous fait marrer ou quoi ?
ISABELLE CARRÉ : Ça me fait rire oui.
JÉRÔME COLIN : Parce que c'est ridicule.
ISABELLE CARRÉ : Ben oui… Ça me fait penser à une réplique d'un film. Je crois que c'est dans « Les bronzés » … Non, c'est dans « Le Père Noël est une ordure ». Déjà toute petite on me prenait pour le sapin de Noël tellement j'étais lumineuse. En fait voilà, c'est gentil mais c'est le fait que ça revienne tellement souvent et que ça finisse par être Isabelle Carré, discrète et lumineuse, comme si ça faisait partie de mon nom, non, ça me fait rigoler, parce qu'il n'y a pas que ça en fait.
JÉRÔME COLIN : C'est vrai qu'on vous a réduite à ça, et vous dites dans votre roman, je suis contente finalement, d'avoir su laisser percevoir ça de moi…
ISABELLE CARRÉ : Oui ça me va bien en même temps.
JÉRÔME COLIN : Grâce à un sourire qui fonctionne bien…

ISABELLE CARRÉ : Oui, très bien.
JÉRÔME COLIN : On n'allait pas me poser d'autres questions. Et en même temps, à ce moment-ci de votre vie, vous écrivez un roman pour justement montrer qu'Isabelle Carré n'est pas que discrète et lumineuse. Donc ça vous a arrangée sauf qu'à un moment ça ne vous arrange plus. On a envie de dire aux gens : voilà qui je suis.
ISABELLE CARRÉ : Oui…C'est vrai que c'est un livre qui parle des apparences, si le titre n'était pas déjà pris j'aurais bien aimé « La traversée des apparences », pardon Virginia, voilà, ça m'aurait plu, mais je ne pense pas que ça concerne juste mon personnage, mon propre personnage. C'est une des raisons pour lesquelles je n'ai pas changé de nom, outre le fait que j'ai eu peur de me prendre une veste en envoyant mon manuscrit de façon anonyme.
JÉRÔME COLIN : C'était plus facile avec votre nom évidemment.
ISABELLE CARRÉ : Mais aussi ça a ses inconvénients parce qu'effectivement ça m'expose, comme vous le dites, j'aime la discrétion, j'aime les secrets, j'ai le goût du secret, c'est vrai que je n'ai jamais parlé de ma vie privée en dehors de 2, 3 éléments que j'ai ressassés indéfiniment, qui comme je le dis dans le livre ont suffi, bizarrement, et je m'en étonne toujours – je ne sais plus ce que je voulais dire – et les apparences, est-ce que c'était le moment pour les traverser, ces apparences, je n'en sais rien, mais en tout cas tous les personnages de ce roman, « Les Rêveurs », ont tous un point commun c'est que, comme dans la phrase d'Othello, plutôt de Iago dans Othello de Shakespeare, « Je ne suis pas ce que je suis ». J'adore cette phrase parce que je trouve que, pas seulement d'ailleurs les acteurs, peut-être d'avantage oui les gens qui ont quelque chose à voir avec un métier qui a à voir avec l'image, mais tous les gens, vous qui êtes taxi vous devez le savoir, il suffit que les gens se confient un peu pour que vous soyez surpris.
JÉRÔME COLIN : Evidemment.
ISABELLE CARRÉ : Par leur vie, par leurs secrets, par leurs pensées.
JÉRÔME COLIN : On ne devine jamais.
ISABELLE CARRÉ : On ne devine jamais, non.

Ma mère était aristocrate… elle est devenue à 17 ans fille-mère, elle a été obligée de se cacher !

JÉRÔME COLIN : Vous, votre vie, celle qu'on ne devinait pas, c'est que vous grandissez dans les années 70, de parents très fragiles, et en quête d'eux-mêmes. C'est-à-dire que leur couple n'est pas la fin d'eux-mêmes. Vraiment pas, ni l'un ni l'autre. Il est le début…
ISABELLE CARRÉ : D'autre chose.
JÉRÔME COLIN : D'autre chose qu'ils n'ont pas encore atteint. Donc à l'endroit où ils sont inévitablement ils ne sont pas bien. Parce qu'ils ne sont pas arrivés. Ça c'est le terreau dans lequel vous grandissez.
ISABELLE CARRÉ : Oui mais ce n'est pas si mal, deux personnes qui n'avaient au départ rien à faire ensemble et qui se réchauffent un moment, comme je le dis à la fin du livre. Ils se sont réchauffés un moment et moi je suis le fruit de ce hasard improbable. De ces êtres qui n'avaient, comme je disais, rien avoir à faire ensemble. Ma mère était aristocrate, enfin d'une famille aristocrate un peu désargentée, elle est devenue à 17 ans fille-mère, elle a été obligée de se cacher à Pantin, dans une petite chambre de bonne, au dernier étage d'un immeuble à Pantin, et elle a rencontré tout de même mon père au cours d'une de ses transgressions…où elle sortait quand même alors qu'elle n'avait pas le droit de sortir, et elle a rencontré mon père et mon père a décidé d'adopter l'enfant et de lui permettre de garder cet enfant, parce qu'elle avait l'injonction familiale en fait, pas d'autre possibilité que de faire adopter cet enfant, dans une clinique.
JÉRÔME COLIN : C'est terrible de demander ça à son enfant quand même.
ISABELLE CARRÉ : Je pense qu'il n'y a pas pire. Personnellement… il n'y a aucun jugement dans le livre, je pense que ce n'est vraiment pas… d'abord ce n'est pas un témoignage, ce n'est pas un récit, c'est un vrai roman, romanesque, comme l'est ce début de roman, mais s'il y a un jugement oui c'est sur cette injonction-là, sur comment on peut exiger de son enfant de devoir abandonner son petit.

JÉRÔME COLIN : Il n'y a pas de jugement parce qu'à notre âge, et vous êtes maman aussi donc vous le savez, on ne peut pas juger ses parents évidemment puisque nous le sommes à notre tour…
ISABELLE CARRÉ : Et qu'on voit à quel point on est faillible.
JÉRÔME COLIN : Et nous savons combien nous sommes imparfaits…
ISABELLE CARRÉ : Oui, ça calme.
JÉRÔME COLIN : On est très mal placés évidemment.
ISABELLE CARRÉ : Oui et puis ce n'était pas le but. Ce n'est pas du tout encore une fois un livre témoignage, règlement de comptes, ça ne m'intéressait pas ça du tout, moi ce que j'avais envie c'était de raconter une histoire romanesque. Comme cette petite fille qu'on sauve de la noyade parce qu'elle a des très longs cheveux, ou comme ce couple qui se retrouve après 40 ans et qui s'aime à nouveau, ou comme ce mariage gay. Je ne vais pas tout dévoiler non plus. Mais voilà il y a des belles grandes surprises de la vie.
JÉRÔME COLIN : Des secondes chances.
ISABELLE CARRÉ : Des secondes chances, oui, exactement.
JÉRÔME COLIN : Dans cette famille il y a de l'amour, comme dans toutes les familles, il ne déborde pas, d'après ce qu'on lit en tout cas, il ne déborde pas, et en même temps, cette petite fille que vous êtes, Isabelle, dans ce roman, elle ne demande que ça. D'être aimée. A un moment elle fait des fugues, et c'est un moment terrible parce qu'elle fait des fugues, vous faites des fugues, dans la forêt, et vous attendez qu'on vienne vous chercher, qu'on organise des battues, et en fait personne ne vient, et en fait le soir vous rentrez chez vous vous sécher et puis c'est tout…
ISABELLE CARRÉ : Comme dans le Club des 5, avec des lampes torches, tout ça.
JÉRÔME COLIN : On n'a pas dit qu'on avait été…on ne m'a pas dit je t'aime. Ça vous a manqué ça ?
ISABELLE CARRÉ : Je ne sais pas si on ne me l'a pas dit. On me l'a dit. Moi aussi j'avais ma part de romanesque, et de narcissisme, et l'idée d'aller se perdre dans une forêt, même si attention, je reste au bord de la forêt…
JÉRÔME COLIN : Prudente.
ISABELLE CARRÉ : Une forêt très prudente, ce n'est pas vraiment une grosse fugue. C'est une micro-fugue.

ARRET GATEAUX

ISABELLE CARRÉ : C'est une ville incroyable. Vous êtes bien les Belges !
JÉRÔME COLIN : Merci.
ISABELLE CARRÉ : Il est très sympathique.
JÉRÔME COLIN : C'est quoi ?
ISABELLE CARRÉ : Qu'est-ce que c'est ? C'est plein de gâteaux.
JÉRÔME COLIN : Mais non !
ISABELLE CARRÉ : Seulement il n'y a pas de cuillère.
JÉRÔME COLIN : Ah, la torture ! Eh bien on va attendre.
ISABELLE CARRÉ : Mais non. On ne va pas attendre. Pas question.
JÉRÔME COLIN : Vous n'êtes pas du genre à attendre ?
ISABELLE CARRÉ : On va le manger comme ça.
JÉRÔME COLIN : Vous êtes à ce point gourmande ?
ISABELLE CARRÉ : Hmmmm ! C'est bon. Là il y en a un qui est vraiment délicieux. Je ne vous en donnerai pas parce que vous conduisez.
JÉRÔME COLIN : Oui mais je n'ai pas envie.
ISABELLE CARRÉ : C'est un Mont-Blanc.
JÉRÔME COLIN : C'est bon ça.
ISABELLE CARRÉ : C'est très bons.
JÉRÔME COLIN : Vous êtes pâtisseries. Non, je n'aime pas ça. Le chocolat très peu pour moi !

ISABELLE CARRÉ : Je suis très gourmande, oui. Même si j'ai une chance énorme, c'est que ça ne se voit pas trop.
JÉRÔME COLIN : Vous ne grossissez pas ?
ISABELLE CARRÉ : Pardon, excusez-moi pour toutes les femmes qui galèrent en plein régime en ce moment, pardon, désolée, mais je brûle tout tellement je suis angoissée. Evidemment il y a un revers à cette médaille, c'est une très grosse angoisse, je ne dors pas, je suis infiniment malheureuse et angoissée mais je ne grossis pas.
ISABELLE CARRÉ : Mais je ne grossis pas. Chouette.
JÉRÔME COLIN : A un moment il faut savoir ce qu'on veut dans la vie.

J'ai un toc, je me lave les mains tout le temps avec ce gel hydro alcoolique !

JÉRÔME COLIN : Vous avez de grosses angoisses encore ?
ISABELLE CARRÉ : Franchement, ça va mieux. Alors j'ai toujours, je vais vous montrer parce que vous avez dû vous en rendre compte, parce qu'on a passé un moment ensemble tout à l'heure…
JÉRÔME COLIN : Vous avez des trucs dans votre sac. C'est quoi ?
ISABELLE CARRÉ : Ça c'est mon meilleur ami. C'est un gel hydro alcoolique. J'ai un toc, je me lave les mains tout le temps avec ce gel hydro alcoolique, et après ça va mieux, je me détends. Je ne sais pas si vous vous rappelez de ce film, « Pour le meilleur et pour le pire ».
JÉRÔME COLIN : Avec Jack Nicholson ?
ISABELLE CARRÉ : Avec Jack Nicholson qui jette le savon après s'être lavé les mains, et qui jette la petite serviette après s'être essuyé les mains. A un moment donné j'en venais quand même à laver le savon hein, avant de me laver les mains.
JÉRÔME COLIN : C'est vrai ?
ISABELLE CARRÉ : Quand on se met à laver le savon avec lequel on se lave les mains, c'est que ce n'est pas top top. C'est qu'il y a un peu d'angoisse.
JÉRÔME COLIN : Il y a un peu d'angoisse, vous l'avez identifiée ?
ISABELLE CARRÉ : De quoi, cette angoisse ? Je ne saurais pas très bien dire à quoi c'est dû. Bien sûr ça me fait penser à cette phrase de « je m'en lave les mains », pour ne pas me sentir coupable peut-être, je ne sais pas. En même temps là j'ai fait un gros progrès, regardez, je mange avec les mains et je ne me suis pas lavé les mains avant.
JÉRÔME COLIN : C'est vrai. Je vous félicite Isabelle.
ISABELLE CARRÉ : J'aurai peut-être une gastro demain mais…
JÉRÔME COLIN : Vous avez peur de la maladie ?
ISABELLE CARRÉ : Oui, beaucoup, mais c'est quand même beaucoup lié au théâtre.
JÉRÔME COLIN : C'est-à-dire.
ISABELLE CARRÉ : Je joue en ce moment tous les soirs, vous n'êtes pas théâtreux, vous n'avez pas vécu cette expérience que tous les théâtreux connaissent, d'effectivement jouer avec une gastro.
JÉRÔME COLIN : Ah oui. C'est l'angoisse évidemment.
ISABELLE CARRÉ : 1h40 sans sortir de scène avec une gastro.
JÉRÔME COLIN : Vous l'avez fait déjà ?
ISABELLE CARRÉ : Oui. Je l'ai fait.
JÉRÔME COLIN : C'était chouette ?
ISABELLE CARRÉ : *(elle chantonne).*
JÉRÔME COLIN : Ah oui c'est des angoisses très pragmatiques en fait.
ISABELLE CARRÉ : Oui, c'est pragmatique, mais c'est réel.
JÉRÔME COLIN : Mais c'est la gastro, ce n'est pas le reste.
ISABELLE CARRÉ : Non c'est la grippe, c'est tout.
JÉRÔME COLIN : C'est rien de mortel.

ISABELLE CARRÉ : Je ne vais pas me mettre à parler du cancer.
JÉRÔME COLIN : Vous avez peur des maladies non mortelles.
ISABELLE CARRÉ : Le cancer aussi ça fait flipper quand même.
JÉRÔME COLIN : J'allais vous dire il vaut mieux avoir peur des maladies mortelles que des maladies non mortelles.
ISABELLE CARRÉ : Ben oui mais les maladies non mortelles il faut faire avec dans le quotidien aussi. C'est très chiant encore une fois d'aller sur scène avec 40 de fièvre.
JÉRÔME COLIN : Oui mais l'avantage des maladies non mortelles c'est que ça va mieux après.
ISABELLE CARRÉ : Ça va mieux après, mais grand moment de solitude sur scène parfois quand même.
JÉRÔME COLIN : Vous jouiez quoi ?
ISABELLE CARRÉ : Je jouais « Mademoiselle Else ».
JÉRÔME COLIN : Vous avez eu un Molière pour ça.
ISABELLE CARRÉ : J'ai eu de la chance, j'avais un grand manteau. J'ai honte de ce que je viens de dire. Voilà, et je vais arrêter de manger ça sinon ça va me…
JÉRÔME COLIN : Ça a l'air bon.
ISABELLE CARRÉ : C'est très bon. Est-ce qu'on a une autre surprise qui va arriver ?
JÉRÔME COLIN : Je ne sais pas.
ISABELLE CARRÉ : Y'a pas un kleenex ?
JÉRÔME COLIN : Je n'ai absolument rien…
ISABELLE CARRÉ : Dans les taxis on trouve toujours des kleenex. Pour se moucher ou quelque chose… Ne me donnez pas un mouchoir dans lequel vous vous êtes mouché.
JÉRÔME COLIN : Non, je vous promets. J'ai une élégance… j'ai été éduqué par une mère italienne.
ISABELLE CARRÉ : Bien.
JÉRÔME COLIN : Donc je ne ferais pas ça. Par contre je ne peux vraiment pas vous aider.
ISABELLE CARRÉ : Ce n'est pas grave, je vais m'essuyer sur les sièges.
JÉRÔME COLIN : C'est ce que j'aurais fait sans rien demander.

Pourquoi j'ai été à l'hôpital psychiatrique ?

JÉRÔME COLIN : On revient à votre enfance. On a la famille qu'on a, on pousse dedans, dans cette famille, mais c'est douloureux évidemment. Ce que vous révélez dans votre roman c'est que très jeune vous faites une tentative de suicide.
ISABELLE CARRÉ : J'ai envie de rigoler avec vous, je n'ai pas envie de…
JÉRÔME COLIN : Non mais ça m'intéresse, ne vous inquiétez pas on va en rire.
ISABELLE CARRÉ : J'espère. Ah mes y'a des serviettes !
JÉRÔME COLIN : Vous changez de sujet.
ISABELLE CARRÉ : Non, on va y aller. Pardon.
JÉRÔME COLIN : Vous vous souvenez pourquoi ?
ISABELLE CARRÉ : Pourquoi j'ai été à l'hôpital psychiatrique ?
JÉRÔME COLIN : Pourquoi il y a une tentative de suicide ? Quand on est jeune à ce point.
ISABELLE CARRÉ : Dans le roman j'explique bien. Et j'explique bien aussi que c'est mélangé le réel et le romancé, mais là c'est un point véridique, ça en fait partie, de ces petits points de rendez-vous comme ça de réel…
JÉRÔME COLIN : Ça se sent.
ISABELLE CARRÉ : En fait il y avait un garçon dont j'étais très amoureuse, qui m'a quittée en me disant de toute façon je n'ai jamais été amoureux de toi, je suis sorti avec toi à cause d'un pari avec des copains. Ouin… Et là voilà c'est très dur, et cette jeune fille que j'étais, qui était fragile, un peu perdue, pense que c'est une solution, une fuite quoi, d'aller prendre ces médicaments et d'aller s'endormir avec ces médicaments.

JÉRÔME COLIN : Et très étrangement, elle va être internée à l'hôpital psychiatrique, après cette tentative de suicide, et très étrangement ça va être probablement le premier grand déclic de sa vie.
ISABELLE CARRÉ : Oui c'est dans les moments parfois les plus sombres, les plus troublés, les plus anxiogènes que la solution peut surgir.
JÉRÔME COLIN : Mais comment la solution survient. La solution elle se dit je vais faire du théâtre.
ISABELLE CARRÉ : La solution c'est dans une toute petite télé, grande comme ça, on était plusieurs ados, enfants, réfugiés dans la chambre d'un des patients qui avait cette petite télé, et on regarde « Une femme à sa fenêtre » qui passait sur la Trois, et je vois Romy Schneider en train de dire préférer les risques de la vie aux fausses certitudes de la mort. J'avais mon carnet, j'écrivais tout le temps, et je note cette phrase et après, dans les jours suivants, je la relis cette phrase, j'essaie de me rappeler comment elle le disait, je regrettais de ne pas avoir de magnétoscope, je me dis comment je vais la réentendre cette phrase… La belle langue de Romy Schneider, avec son si joli accent, sa belle émotion. Et je me dis c'est bien simple, il faut que je m'inscrive dans un cours de théâtre et là je vais essayer de le rejouer. Et je vais la faire vivre comme je l'ai entendue cette phrase. Voilà c'était un premier texte à réciter.
JÉRÔME COLIN : Et là vous allez sortir, quelques semaines plus tard. Laisser les autres à l'intérieur c'est une déchirure ?
ISABELLE CARRÉ : Oui. Parce que dans cet endroit qui semble un peu terrible, l'hôpital psychiatrique des enfants malades, et bien là il y avait une grande fraternité. Il y avait des moments de pure joie, comme ce moment où on découvre un vieux Ghettoblaster et où on invite tout l'étage à danser. J'écris dans le livre, toutes les tables sont en plastique, les chaises sont en plastique, pour le cas où on voudrait se révolter, taper quelqu'un, balancer les chaises, aucun risque, elles sont légères comme des plumes, elles sont en plastique, mais de toute façon on ne se révolte pas, on danse.
JÉRÔME COLIN : Comme dirait un autre Belge, pour oublier tous nos problèmes, alors on danse.
ISABELLE CARRÉ : Exact.
JÉRÔME COLIN : Et ça, la danse, c'est la liberté.
ISABELLE CARRÉ : J'aurais aimé être danseuse.
JÉRÔME COLIN : Fumer et danser. C'est les deux choses qu'elle aime.
ISABELLE CARRÉ : Fumer, pas des pétards, non, fumer des cigarettes normales. En fait on était obligé… Il y avait des doubles fenêtres évidemment pour le cas où on aurait envie de sauter, donc il y avait un tout petit machin d'air, comme ça, derrière la double fenêtre, avec les fenêtres grandes ouvertes, on fumait comme ça, pour ne pas se faire repérer. Sauf qu'à un moment donné, l'héroïne dit ben moi je vais leur en parler. Je vais parler aux pontes et je vais leur demander une pause cigarette. Après tout, même les pires condamnés en prison ont droit à leur cigarette, en plus ils se la fument en plein air, donc il n'y a aucune raison que nous, déjà on n'a rien ici, on est triste, on est malheureux, on va avoir notre pause clope.
JÉRÔME COLIN : Et vous obtenez…
ISABELLE CARRÉ : On obtient des pauses clopes. Des pauses clopes à l'hôpital, ce n'est pas mal quand même. Et ça, je vous parle d'enfants de 12, 14 ans. Parfois c'est bien d'être convaincant.
JÉRÔME COLIN : Ça sert dans la vie.
JÉRÔME COLIN : Préférer les risques de la vie, c'est ce qu'elle dit, Romy.
ISABELLE CARRÉ : Aux fausses certitudes de la mort.
JÉRÔME COLIN : Vous avez eu l'art du risque dans votre vie, Isabelle, ou ça a toujours été quelque chose quand même de délicat ?
ISABELLE CARRÉ : En fait j'ai beaucoup de peurs, comme on disait tout à l'heure, on parlait des virus, des maladies, tout ça, mais ça peut être des peurs plus profondes, plus fondamentales, la timidité aussi, je n'ai pas joué dans « Les émotifs anonymes » pour rien, avec Benoît Poelvoorde, mais j'ai toujours refusé que la peur m'empêche de faire les choses. Donc quand j'avais peur je me disais c'est encore plus là qu'il faut y aller, il faut y aller encore plus loin, il faut dépasser… C'est pour ça que monter sur scène revient vraiment à ça. A dépasser cette peur, cette timidité. Et du

coup en faire plus que tout un chacun peut-être. Comme les grands timides qui du coup quand ils font une déclaration d'amour ça peut faire peur pour le coup. Voilà, mais refuser la peur, refuser en tout cas qu'elle m'empêche de faire les choses. Je ne sais pas si c'est un vrai risque. En même temps quand j'entends les comédiens dire ah ben moi dans ce rôle-là j'ai pris des risques…
JÉRÔME COLIN : Oui, on sourit gentiment.
ISABELLE CARRÉ : J'imagine le mec tout en haut d'un immeuble, avec un casque, sur un échafaudage, ou alors un médecin qui est en train d'opérer à cœur ouvert…
JÉRÔME COLIN : Oui, à 1000 mètres dans le fond de la mine.
ISABELLE CARRÉ : Ça va aller en fait, c'est pas… on va se remettre.
JÉRÔME COLIN : Bien sûr. On prend des risques pour sa pomme. On prend des risques pour son image.
ISABELLE CARRÉ : Oui mais des risques, je ne sais pas, un rôle avec beaucoup d'émotions, non…

ENORME BRUIT

ISABELLE CARRÉ : Ils sont en train de nous dire qu'on est trop bavards. Il faut qu'on se taise. Ce n'est pas ça ?
JÉRÔME COLIN : Oui, je vois ce que vous voulez dire.
ISABELLE CARRÉ : Ce que je veux dire, un rôle qui va très loin, un rôle où on prend des risques, entre guillemets, où il y a beaucoup d'émotions…non, moi je pense que c'est le contraire, le risque c'est d'enfouir tous les jours son émotion, de ne pouvoir jamais l'exprimer, de bosser dans des bureaux, et de ne surtout pas se mettre à pleurer devant son bureau sinon le patron va venir vous voir et se dire qu'il y a un souci. Le danger est plutôt là que d'exprimer les choses.
JÉRÔME COLIN : Bien sûr.

J'ai fêté mes 15 ans dans l'appartement.

JÉRÔME COLIN : Quand vous sortez de l'hôpital vous habitez seule très jeune, d'ailleurs c'est sidérant dans le livre, à quel âge avez-vous habité toute seule dans un appartement ?
ISABELLE CARRÉ : 14 ans 1/2, j'ai fêté mes 15 ans dans l'appartement.
JÉRÔME COLIN : Ça peut être tout. Ça peut être période bénie et enfer sur terre. Pour vous c'était quoi ?
ISABELLE CARRÉ : C'est drôle, l'autre jour j'entendais Clovis Cornillac qui disait qu'il était parti de chez lui à 15 ans, que sa mère qui est comédienne l'avait laissé partir à 15 ans et que pour lui ça ne posait aucun problème, qu'il était prêt. Et que ça s'était très bien passé. Et il était complètement sidéré, sa mère c'est Myriam Boyer, je l'adore, il était complètement sidéré que quand il pensait à ses filles aujourd'hui, l'idée qu'elles puissent partir à cet âge-là pour lui c'est impensable.
JÉRÔME COLIN : Evidemment.
ISABELLE CARRÉ : Après nécessité fait loi. Et c'est vrai qu'il y a un moment donné où courage fuyons. Et cet appartement, dans mes rêves les plus fous c'est une protection. C'est une paix. En fait non.
JÉRÔME COLIN : Parce qu'en réalité il y a la nuit, le noir, on a peur…
ISABELLE CARRÉ : On est travaillé par la peur. C'est tout le contraire. C'était une expérience à vivre. Je pense qu'on sent dans le livre quand même que même les passages un peu bouleversants, j'aime parler de cette émotion-là, j'en n'ai pas peur, les émotions c'est beau. Et on en a besoin. Comme je disais tout à l'heure. Mais même ces passages-là, les plus sombres, on en tire quelque chose en fait. Du coup, voilà… cette phrase de Léonard Cohen, « En toute chose il y a une faille et c'est par là que passe la lumière ».
JÉRÔME COLIN : Eh oui. C'est beau ça.

ISABELLE CARRÉ : Oui. C'est beau. Et c'est vrai en plus. Après, tout n'est pas bon à vivre. Je pense qu'il y a des drames desquels on ne se remet pas et qui sont bien autres ceux que je dépeins dans le livre.

Je sais qu'on aime bien simplifier les choses mais la complexité c'est une chance !

JÉRÔME COLIN : Est-ce qu'en tant que femme aujourd'hui, et mère, vous trouviez important aussi d'écrire ce livre pour dire ce n'est pas parce qu'on a eu une enfance peu normative, une enfance un peu particulière, des attachements à nos parents un peu particuliers qu'on va pousser de travers. On peut derrière être des gens heureux. Est-ce que c'est un message important pour vous ?
ISABELLE CARRÉ : Absolument. Et un message aussi de tolérance.
JÉRÔME COLIN : Ne vous inquiétez pas, ça va mieux après.
ISABELLE CARRÉ : Oui, c'est ça. Et surtout la complexité. Je sais qu'on aime bien simplifier les choses mais la complexité c'est une chance, c'est ça qui fait notre richesse aussi, d'êtres humains, et nos différences. J'ai beaucoup pensé aux enfants d'homos pendant la manifestation pour tous, et j'ai cherché des témoignages. Cette manifestation pour tous, elle disait quoi ? Ah les enfants d'homos seraient tous malheureux. Ah bon mais est-ce que vous les avez questionnés, est-ce que vous les avez entendus, est-ce que vous les avez écoutés ? Non, pas du tout, on avait le sentiment en fait… on ne les invitait pas dans les émissions, on ne les écoutait pas, il y avait eu juste un reportage je crois dans Libération. Après il y a eu une présidente d'une famille homoparentale qui m'a dit mais si quand même il y a eu des témoignages. En tout cas moi j'en ai cherché, je n'en n'ai pas trouvé, j'ai dû aller sur les sites LGBT pour en trouver et je me souviens d'un, c'était un schéma, et ça m'avait vraiment bien plu, donc, les enfants d'homos seraient malheureux, avec une flèche, pourquoi, avec une flèche, parce qu'ils seraient maltraités, regardés bizarrement par l'extérieur. Eh ben, changez de regard en fait. Et tout ira bien.
JÉRÔME COLIN : Parce qu'il faut expliquer quand même. C'est qu'un beau jour, votre père va révéler son homosexualité et quitter votre mère évidemment, et vivre sa vie.
ISABELLE CARRÉ : C'est le chemin qui est long, et qui est douloureux, parce qu'on est à une époque où, il faut se rappeler, à la fin des années 60, en France, vient d'être votée une loi considérant l'homosexualité comme un fléau social à combattre. Donc à partir de là comment assumer les choses et comment vivre sa vraie vie ? D'où peut-être une vie, je ne sais pas si c'est une vie d'emprunt mais c'est une vie qui n'est pas tout à fait à la bonne place, qui n'est pas tout à fait juste. Marié, 3 enfants, et l'envie d'être ailleurs. Finalement oui c'est un grand soulagement quand la vérité se met en place. Il y a une phrase que j'ai notée, attendez, je vais vous la chercher sur mon téléphone, j'adore cette phrase, je suis toujours en train de noter les phrases partout parce que…
JÉRÔME COLIN : Vous appelez ça vos phrases…
ISABELLE CARRÉ : Bijoux.
JÉRÔME COLIN : Des phrases bijoux.
ISABELLE CARRÉ : Oui, c'est mieux qu'un bijou. Je n'ai jamais été intéressée par les bijoux, ni la mode ni quoi que ce soit d'ailleurs. Mais des bijoux surtout pas. Par contre alors ces phrases-là oui, carrément. C'est des phrases qui nous aident je trouve. C'est d'Albert Camus. « Qu'est-ce que le bonheur sinon l'accord vrai entre un homme et l'existence qu'il mène ».
JÉRÔME COLIN : Je suis entièrement d'accord. Vous, vous avez atteint ça, Isabelle ? Une espèce d'accord entre vous et l'existence que vous menez ?
ISABELLE CARRÉ : En écrivant ce livre, oui. J'ai eu l'impression d'être, je ne sais pas, je ne dirais pas à la bonne place, parce que ça peut paraître prétentieux, mais en tout cas de me sentir bien. De me sentir heureuse. Mon métier me rend heureuse, je suis très heureuse en étant interprète, et en vivant dans les histoires des autres, mais quand même, trouver mes phrases, ma musique, être capable d'organiser des chapitres, d'être obsédée par toute l'histoire, et pas seulement par la trajectoire d'un personnage mais de tous les personnages, et d'avoir la totalité du bazar, et

d'être dedans, et de vivre dedans, dans les pages du livre, c'est quand même un sacré pied, c'est une obsession heureuse.
JÉRÔME COLIN : C'est vrai. Ça veut dire que les trois dernières années de votre vie, sur lesquelles vous avez bossé sur le bouquin, sont les trois plus belles années de votre vie ?
ISABELLE CARRÉ : Il y en a eu d'autres.
JÉRÔME COLIN : Où enfin vous avez trouvé du bonheur parce que vous étiez en accord avec vous…
ISABELLE CARRÉ : Heureusement il y en a eu d'autres. Sinon, j'ai quand même 46 ans, donc si je n'avais que trois années de bonheur… Non c'est plus que ça. C'est déjà pas mal trois ans dans toute une vie, non, il y en a eu d'autres. Etre maman. Pardon, ça va faire très meilleur rôle, maman.
JÉRÔME COLIN : Maman imparfaite. Mais maman.
ISABELLE CARRÉ : Ben oui. Je vais encore citer quelqu'un. Winnicott. « Une mère suffisamment bonne ».
JÉRÔME COLIN : C'est bien ça.
ISABELLE CARRÉ : Suffisamment, voilà.
JÉRÔME COLIN : C'est bien ça.
ISABELLE CARRÉ : Pas… non, c'est suffisamment.
JÉRÔME COLIN : C'est bien.
ISABELLE CARRÉ : Oui.
JÉRÔME COLIN : J'aime bien. On peut faire un père suffisamment bon ?
ISABELLE CARRÉ : Un père suffisamment bon oui, et le droit à l'erreur. Je crois que le livre parle beaucoup de ça aussi.
JÉRÔME COLIN : Quand on devient parent c'est dur de l'accepter. Parce qu'on se dit allez, je vais bien faire cette chose qui est si précieuse.
ISABELLE CARRÉ : Oui, moi j'étais tétanisée au début, alors j'écoutais tout le monde. Tous les avis, même les contradictoires. Du coup je ne savais plus, qui je dois écouter. Et à un moment donné je me suis dit bon, j'arrête, je n'écoute plus personne, et je vais faire des erreurs, oui mais ce seront les miennes et je serai la mère que je dois être moi. Pas une mère d'emprunt.
JÉRÔME COLIN : Suffisamment bonne.
ISABELLE CARRÉ : Ben voilà.
JÉRÔME COLIN : C'est bien ça.
ISABELLE CARRÉ : Ce n'est pas si pire.
JÉRÔME COLIN : Vous aimez bien ça.
ISABELLE CARRÉ : Oui j'aime bien.
JÉRÔME COLIN : Ce n'est pas si pire.
ISABELLE CARRÉ : Je vous l'ai dit tout à l'heure.
JÉRÔME COLIN : Vous avez réussi à ne pas leur refiler toutes vos angoisses à vos enfants ?
ISABELLE CARRÉ : J'espère bien parce que…
JÉRÔME COLIN : Sinon ils ne sont pas sortis de l'auberge.
ISABELLE CARRÉ : C'est clair. Encore une fois c'est un bon défouloir avec mon métier, ça va.
JÉRÔME COLIN : Du coup les angoisses effectivement on ne les laisse pas dans la famille, on les vire, métier. Scène de théâtre, les films…
ISABELLE CARRÉ : Je trouve ça bien pratique, j'avoue.
JÉRÔME COLIN : C'est génial.
ISABELLE CARRÉ : Ce métier-là oui, c'est une bonne poubelle pour l'angoisse. Ce n'est pas mal, un bon défouloir.
JÉRÔME COLIN : Rémunéré en plus.
ISABELLE CARRÉ : En plus bien payé.
JÉRÔME COLIN : C'est génial ce truc.

ISABELLE CARRÉ : Pas toujours hein.
JÉRÔME COLIN : Pourquoi tout le monde ne fait pas ça ?
ISABELLE CARRÉ : Le théâtre par exemple c'est des fois moins… ou les petits films, à petits budgets. Je suis un peu spécialisée des premiers longs métrages quand même. J'aime bien. J'aime bien savoir que c'est juste par amour de l'art.

Une des langues dans laquelle j'ai adoré jouer c'est en serbe.

JÉRÔME COLIN : Vous avez la carrière que vous voulez au cinéma ? C'est la carrière que vous voulez, cette carrière qui est à la fois une très belle carrière parce qu'il y a de très beaux films, et en même temps ce n'est pas une carrière éclatante…
ISABELLE CARRÉ : Oui, ce n'est pas Audrey Tautou…
JÉRÔME COLIN : Voilà. Ce n'est pas ça.
ISABELLE CARRÉ : Marion Cotillard.
JÉRÔME COLIN : Est-ce que c'est une position qui vous plait ?
ISABELLE CARRÉ : C'est-à-dire que vu le niveau d'anglais que j'ai c'est un petit peu compliqué.
JÉRÔME COLIN : Vous voyez ce que je veux dire.
ISABELLE CARRÉ : Oui, j'adore être en France, dire nos histoires à nous, nos textes à nous, j'ai le plaisir des mots, j'ai aimé jouer dans d'autres langues mais l'anglais bof parce que l'anglais tout le monde le parle et ça, ça fait un peu chier. J'ai envie qu'on découvre d'autres langues. Par exemple une des langues dans laquelle j'ai adoré jouer c'est en serbe.
JÉRÔME COLIN : Ah oui, ça vous a plu.
ISABELLE CARRÉ : oui parce que personne ne pouvait vérifier si je me plantais ou pas.
JÉRÔME COLIN : Evidemment. C'est moins critiquable.
ISABELLE CARRÉ : Ou j'ai adoré jouer dernièrement avec Ramzy Bedia, on a joué en espagnol. Mais avec l'accent uruguayen. Sinon ce n'est pas drôle. Ça j'ai aimé. Mais en anglais…Bof. D'abord je trouve que le cinéma américain, anglais, envahi trop déjà l'Europe. Ce n'est pas pour faire du chauvinisme mais quand même. J'avais découvert ça une fois en fait, j'étais partie à Cinecitta, pour un film qui ne s'est jamais fait, mais quand même c'était pas mal de visiter Cinecitta, de faire des essais costumes là-bas, et d'être entourée de Jacques Villeret, Michel Serrault…
JÉRÔME COLIN : Pas mal.
ISABELLE CARRÉ : Ah oui, Maurice Garrel, c'était incroyable. Et malheureusement un jour avant le début du tournage le film s'est arrêté. Mais bref.
JÉRÔME COLIN : La veille du tournage !
ISABELLE CARRÉ : Oui, la veille du tournage. Mais bon on a vécu des trucs. Cinecitta c'était déjà pas mal, toute la prépa, avec ces grands acteurs, et en plus Michel Serrault. On m'avait dit oui tu verras, il est un peu dur. Il a été adorable et il me racontait toute sa vie. Moi je prenais. Je crois qu'il avait envie de transmettre quelque chose. J'en profitais. J'en ai profité grave. Et donc je me balade dans les rues de Rome et je ne vois que des cinémas avec des films américains. A Cinecitta ! Merde ! Fellini quoi ! De Sica, je ne sais pas…
JÉRÔME COLIN : L'âge d'or était terminé.
ISABELLE CARRÉ : Non quoi. Sinon, sans parler des States, est-ce que j'ai la carrière que je voudrais, que je voulais, en fait j'ai une théorie sur les rôles qui calme bien.
JÉRÔME COLIN : Allez-y.
ISABELLE CARRÉ : C'est la théorie des appartements. C'est-à-dire qu'en fait un rôle c'est comme un appartement. C'est-à-dire que vous pouvez adorer un appartement, vraiment vouloir l'avoir mais il y a quelqu'un qui vous passe devant parce qu'il était là avant, qu'il a un meilleur dossier, ça ne veut pas dire que vous n'allez pas trouver votre appartement. Il faudra juste être un peu plus patient.

JÉRÔME COLIN : Mais un jour on le trouve.

« La femme défendue », « Se souvenir des belles choses », « Les sœurs Soleil » …

JÉRÔME COLIN : Et vous, votre appartement ça a été lequel ? Le premier que vous avez trouvé, où vous vous êtes dit ah là vraiment c'est l'appartement dont je rêvais.
ISABELLE CARRÉ : « La femme défendue » j'étais bien contente parce que je n'avais pas du tout envie de jouer Agnès de l'Ecole des Femmes toute ma vie. Et on me proposait un peu à ce moment-là la série des Rocky, c'était un peu Agnès 1, Agnès 2, Agnès 3… Blonde, les yeux bleus, un peu sage. Et est arrivé Philippe Harel qui m'a proposé un rôle de femme plus complexe. J'étais heureuse qu'on me laisse ma chance dans ce registre-là. Ensuite, « Se souvenir des belles choses », c'est vrai que c'était aussi une grande confiance que m'accordait Zabou parce qu'aller jouer Alzheimer à 30 balais c'est pas gagné. Sur papier ni dans…
JÉRÔME COLIN : Vous êtes fantastique.
ISABELLE CARRÉ : Je ne sais pas si j'ai réussi mais je peux dire que Zabou a réussi.
JÉRÔME COLIN : Mais oui, vous le savez, vous avez eu un César.
ISABELLE CARRÉ : Zabou a réussi. J'insiste. Parce que c'est sa confiance qui m'a portée. Sans son regard aussi aimant, positif, confiant, je n'aurais jamais pu jouer ces scènes-là. Quand par exemple il y a aphasie du langage, c'est-à-dire que tous les mots sont déconstruits, déjà rien que de jouer d'oublier des mots, il faut oublier son texte, ce n'est pas évident à rendre réaliste. A ne pas faire j'ai fait un faux dans mon texte, j'ai oublié mon texte. Moi dans mes rêves les plus fous je me disais si des gens ne me connaissent pas, et il y en avait beaucoup, se disent oh où est-ce qu'ils ont été la pêcher celle-là, elle n'a pas l'air bien en forme, elle est déjà limite un peu Alzheimer sur les bords dans la vie, c'est ça qu'on visait et Zabou avait confiance en ça. Elle m'a portée pour ça.
JÉRÔME COLIN : Votre premier vrai film où vous avez été reconnue c'était « Beau fixe » ou pas ?
ISABELLE CARRÉ : « Beau fixe » oui c'était un rôle un peu important. En réalité c'est surtout le théâtre qui m'a donné des rôles chouettes au départ. Au cinéma j'ai plutôt fait des petits trucs comme au départ « Les sœurs Soleil », le massage avec le plexus solaire, par exemple.
JÉRÔME COLIN : Que je vais regarder dès ce soir. J'espère qu'il est sur Internet. Youtube doit bien avoir ça quelque part.
ISABELLE CARRÉ : Ma transformation en kangourou est assez réussie.
JÉRÔME COLIN : Elle est bien ?
ISABELLE CARRÉ : Oui.
JÉRÔME COLIN : Je vais regarder ça sur Youtube dès que l'émission est finie. La transformation en kangourou. Pourquoi pas.
ISABELLE CARRÉ : C'est vrai qu'au début, quand on fait du théâtre, on se dit ouais, je vais jouer Tchekhov…Racine…
JÉRÔME COLIN : Et en réalité on se transforme en kangourou.
ISABELLE CARRÉ : Et en réalité on te met un fond vert et on te met la tête d'un kangourou.
JÉRÔME COLIN : Mais oui. Oui, ne fantasmez jamais quoi qu'on fasse dans la vie, c'est bien ça le problème d'ailleurs.

JÉRÔME COLIN : La première fois que vous mettez les pieds sur une scène de théâtre, c'est au cours j'imagine, quand vous avez 15, 16 ans…
ISABELLE CARRÉ : Non. J'en parle dans le livre, c'est lors d'un ballet de fin d'année, avec tous les parents, sur du Richard Clayderman.
JÉRÔME COLIN : Tout à fait. D'ailleurs ça vous fait bien marrer.

ISABELLE CARRÉ : « La balade pour Adeline ». Et là je surkiffe alors que voilà c'est quand même du Richard Clayderman. Ce n'est pas du Tchaïkovski, voilà, c'est ma musique à moi, mais quand même ça ne m'empêche pas de planer, de voler, d'aimer le lieu, d'aimer l'odeur du lieu, d'aimer sentir les gens dans la salle, les fauteuils rouges, la poussière dans la lumière, et d'avoir l'impression de voler.

« Personne n'a envie de mourir, tout le monde veut vivre, seulement à certaines périodes de notre vie ça devient juste impossible ».

JÉRÔME COLIN : Vous qui aimez les phrases bijoux j'ai un petit cadeau pour vous. Vous voyez, il y a plein de bonbons là. Il y a des petites boules dans les bonbons. Vous pouvez en prendre une.
ISABELLE CARRÉ : D'accord. Je ne mangerai pas de bonbons parce que tout le monde a dû tripoter avec ses mains. Il faut que je les désinfecte avant. C'est comme les cacahuètes dans les bars.
JÉRÔME COLIN : Oui, ça vous terrifie bien sûr.
ISABELLE CARRÉ : « Personne n'a envie de mourir, tout le monde veut vivre, seulement à certaines périodes de notre vie ça devient juste impossible », Olivier Adam. Olivier Adam en fait j'ai joué dans trois de ses adaptations. C'est dingue hein.
JÉRÔME COLIN : Oui c'est fou.
ISABELLE CARRÉ : Oui.
JÉRÔME COLIN : C'est qu'il y a quand même quelque chose qui vous lie.
ISABELLE CARRÉ : On dirait.
JÉRÔME COLIN : C'est « Le cœur régulier ».
ISABELLE CARRÉ : « Le cœur régulier », « Maman est folle » tourné par Jean-Pierre Améris, à Calais, et « Les vents contraires » ;
JÉRÔME COLIN : Jalil Lespert.
ISABELLE CARRÉ : Jalil Lespert, oui.
JÉRÔME COLIN : C'est fou quand même.
ISABELLE CARRÉ : Oui, c'est drôle hein.
JÉRÔME COLIN : C'est un bel auteur.
ISABELLE CARRÉ : C'est un bel auteur, c'est une belle personne. Je ne le connaissais pas. Pour la première, je ne l'avais pas rencontré pour « Maman est folle », je l'ai croisé parce qu'on a tourné en Bretagne « Des vents contraires », donc il est venu sur le tournage parce qu'il habitait en Bretagne à ce moment-là, mais on s'est juste croisés comme ça. Par contre après on s'est vraiment rencontrés pour « Le cœur régulier » parce qu'on a fait des interviews croisées, parce qu'il avait vraiment aimé le film. Et je crois que ce n'est pas si évident que ça quand on a écrit un livre de se reconnaître sur l'écran. Et là il avait vraiment trouvé que Vanja avait fait un travail exceptionnel.

« La patience c'est ce qui fait briller les choses ».

JÉRÔME COLIN : Vous pouvez en prendre une autre si vous voulez.
ISABELLE CARRÉ : Ah une autre boule.
JÉRÔME COLIN : Si vous voulez manger un gâteau entre les deux, vous pouvez.
ISABELLE CARRÉ : Ben non, ça va. Par contre ça va être l'heure de l'apéro.
JÉRÔME COLIN : Oui, on va aller chercher une petite bouteille.
ISABELLE CARRÉ : Y'a pas de mini-bar dans votre taxi ?
JÉRÔME COLIN : Non, c'est interdit.
ISABELLE CARRÉ : « La patience c'est ce qui fait briller les choses », Philippe Djian.
JÉRÔME COLIN : C'est beau ça.

ISABELLE CARRÉ : Oui, c'est beau.
JÉRÔME COLIN : La patience c'est ce qui fait briller les choses. C'est vraiment vrai. C'est dingue hein.
ISABELLE CARRÉ : Oui. C'est drôle parce que cette phrase-là je l'avais notée dans mes…
JÉRÔME COLIN : C'est vrai ?
ISABELLE CARRÉ : Dans mes petits carnets. Il y en a d'autres… Mais je ne sais pas si je vais arriver à les trouver tout de suite. Et puis peut-être qu'on s'en fout. Mais des phrases de Philippe Djian, oui, il y a des phrases bijou, il y en a …
JÉRÔME COLIN : Il y en a des belles. Celle-là je l'aime beaucoup. C'est ce que je dis tout le temps à mes enfants qui sont ados, donc on ne peut pas dire qu'ils soient amoureux de moi, pour le moment… Ils sont en rébellion…
ISABELLE CARRÉ : Ils ont quel âge ?
JÉRÔME COLIN : 17, 15 ½, 14.
ISABELLE CARRÉ : Ah oui, ah les trois !
JÉRÔME COLIN : Les trois. C'est tir groupé d'adolescents.
ISABELLE CARRÉ : Et ça va ?
JÉRÔME COLIN : Je suis toujours vivant. Et je leur dis toujours, c'est le plus important. C'est d'avoir des passions. Après, la vie c'est moins terrifiant.
ISABELLE CARRÉ : Oui et même si on n'en vit pas de sa passion…
JÉRÔME COLIN : Oui, on s'en fout.
ISABELLE CARRÉ : Ça n'a pas d'importance.
JÉRÔME COLIN : On s'en fout.
ISABELLE CARRÉ : Mais juste avoir un refuge en fait.
JÉRÔME COLIN : On s'en fout de la passion et… Voilà.
ISABELLE CARRÉ : Un refuge.
JÉRÔME COLIN : Un truc qui nous occupe. Qui nous passionne. Qui fait qu'à un moment on peut effectivement se fermer aux choses et faire cette chose.
ISABELLE CARRÉ : Oui, ou quand la vie est trop pénible, qu'on est déçu, aller se réfugier si on aime la peinture à une expo, aller au cinéma et pleurer un bon coup.
JÉRÔME COLIN : Après si tu peux en faire un métier, tant mieux parce que je pense que c'est une des belles équations de la vie, mais si pas, tant pis, pas grave.
ISABELLE CARRÉ : On peut se dire aussi qu'on préserve complètement le rêve, la passion, et qu'on ne l'abîme pas avec des choses réelles qui sont décevantes.

« Le meilleur moyen de réaliser l'impossible c'est de croire que c'est possible ».

JÉRÔME COLIN : Il y en a encore une.
ISABELLE CARRÉ : Ah y'en a encore une. Ok.
JÉRÔME COLIN : Après c'est tout, vous pourrez manger des gâteaux.
ISABELLE CARRÉ : « Le meilleur moyen de réaliser l'impossible c'est de croire que c'est possible ». Eh oui. Lewis Carroll. C'est ce que disait Audrey Hepburn. Dans « impossible » il y a im-possible.
JÉRÔME COLIN : « Alice au Pays des Merveilles » ça a l'air d'être un truc assez central chez vous.
ISABELLE CARRÉ : En fait, c'est drôle, c'était dans « Se souvenir des belles choses », c'était la phrase de début de « Se souvenir des belles choses ». C'est vrai que oui, là j'ai effectivement une citation dans le livre, à propos d'un personnage qui s'appelle Alice et qui cherche où elle est. D'ailleurs à un moment le livre a failli s'appeler « Un endroit où aller ». J'aurais bien aimé. J'ai fait une liste longue comme le bras, enfin des centaines de bras de titres. J'avais aimé, il y avait une édition où il y avait tous les titres auxquels vous avez échappé, derrière le bandeau autour du livre, et je trouvais ça chouette.

JÉRÔME COLIN : Ah oui ? Ils donnaient les autres idées de titres ?
ISABELLE CARRÉ : Oui.
JÉRÔME COLIN : Très bonne idée.
ISABELLE CARRÉ : Très bonne idée oui.
JÉRÔME COLIN : Très bonne idée. C'est difficile de faire le deuil d'un titre qu'on abandonne.
ISABELLE CARRÉ : Moi au début ça s'appelait « La partie immergée de l'iceberg » mais bon évidemment les gens qui vont acheter le livre, la partie immergée, la partie cachée de l'iceberg, ce n'est pas simple. Après c'est devenu « Un endroit où aller ». Il y en avait une liste… « Portrait de famille en rouge ».
JÉRÔME COLIN : C'est très difficile. Par contre une fois que vous voyez le livre avec le titre, c'est bon. C'est comme un enfant et ses prénoms.
ISABELLE CARRÉ : En plus là ce que ça m'a permis de faire c'est de mettre cette photo qui est en fait une photo de Anna M., le film que j'ai fait avec Michel Spinosa, et Michel Spinosa en fait c'est la première personne je crois que je remercie, en tout cas c'est… oui c'est ça, c'est : A Michel Spinosa sans qui ce texte aurait rejoint les autres au fond d'un placard. Parce que c'est lui en fait… je rangeais dans le placard mon manuscrit, je le ressortais, je le rangeais…et puis à un moment donné je me suis dit peut-être que j'ai le besoin de le montrer à quelques personnes, quelques amis, et je l'ai montré à Michel Spinosa qui m'a dit on va arrêter de le ranger dans le placard et tu vas le publier.
JÉRÔME COLIN : C'est un saut hein.
ISABELLE CARRÉ : Oui.

On peut être comme Modiano, on peut bafouiller comme Modiano, on peut chercher ses phrases comme Modiano…

JÉRÔME COLIN : Moi j'avais beaucoup aimé « Le refuge », le film de François Ozon.
ISABELLE CARRÉ : J'étais enceinte de tout le 7ème mois. J'arrivais au 8ème mois à la fin du tournage. C'était dur physiquement. Un tournage c'est 8 à 10 heures, mais ils avaient quand même un peu adapté, François Ozon a été d'une délicatesse, c'est vraiment quelqu'un que j'aime beaucoup, qui a été très respectueux de tout ce que je ne voulais pas faire, où j'avais des réserves, il était vraiment très à l'écoute. Et quand on voit ce film, il y a beaucoup de points communs avec le livre. C'est assez troublant. Pourtant je ne lui ai rien raconté.
JÉRÔME COLIN : C'est vrai ?
ISABELLE CARRÉ : C'est étonnant hein.
JÉRÔME COLIN : Parce qu'il y en a. « Le refuge ». Partir seule, et évidemment la fille-mère.
ISABELLE CARRÉ : Là aussi il y a une histoire d'abandon, d'adoption, comme dans la pièce que je joue en ce moment, « Baby », au Théâtre de l'Atelier, il y a aussi une histoire d'adoption, d'abandon.
JÉRÔME COLIN : C'est dingue de tourner autour des mêmes thèmes toute sa vie.
ISABELLE CARRÉ : Ben oui, il y a des gens qui écrivent aussi toujours le même livre. Mais on ne s'en lasse pas. Je pense que ce qui compte c'est la sincérité avec laquelle on aborde ces sujets. Après si c'est une répétition bête et méchante, pour ne pas se mouiller et parce qu'on l'a déjà fait et qu'on pense qu'on sait le faire, c'est autre chose. Là ça mène directement à la caricature en fait. Et je ne balancerai pas mais on en voit quelques-uns.
JÉRÔME COLIN : « Les émotifs anonymes » j'avais adoré. Vous mangez beaucoup de chocolat des « Les émotifs anonymes ».
ISABELLE CARRÉ : Oui, parce que le chocolat c'était vraiment le bon thème en fait pour faire pendant à l'émotivité. C'est un anti-dépresseur, ça calme.
JÉRÔME COLIN : Quel beau film c'était !

ISABELLE CARRÉ : Oui, c'était un beau film parce que je trouve que ça nous autorisait à être plus fragiles, maladroits, on n'est pas obligés d'être comme on nous dit, super performants, d'avoir des coachs de vie, d'assurer, on peut aussi être maladroits, colériques, anxieux, rougir, et ce n'est pas grave. C'est peut-être même de là que vient le charme.
JÉRÔME COLIN : Même très probablement de là que vient le charme. On est rarement séduit par quelqu'un qui sort de chez le coach et qui est à ce point sûr de lui.
ISABELLE CARRÉ : Ben oui. On est d'accord.
JÉRÔME COLIN : Jamais.
ISABELLE CARRÉ : Et pourtant quand on va faire des émissions…
JÉRÔME COLIN : Il faut être sûr de soi.
ISABELLE CARRÉ : Il faut avoir le sens de la répartie, il faut trouver les bonnes phrases… Moi je dis non, on peut être comme Modiano, on peut bafouiller comme Modiano, on peut chercher ses phrases comme Modiano et ça n'enlève rien.
JÉRÔME COLIN : Vous en avez marre de cette société qui vous demande d'être performante tout le temps ?
ISABELLE CARRÉ : Je trouve ça insupportable.
JÉRÔME COLIN : Vous parvenez à y échapper un peu ?
ISABELLE CARRÉ : Moi je me dis… c'est drôle, ça m'est arrivé justement à des interviews. Au début j'étais malheureuse quand je sortais des interviews, je voyais bien que j'avais ramé, j'étais à côté de la plaque, et que j'essayais de rentrer du coup… de me formater dans le mode Canal, dans le mode machin, de faire des blagues auxquelles je ne croyais pas, du coup des mauvaises blagues…J'avais jamais la bonne phrase, le lendemain matin je me disais bon sang pourquoi j'ai pas dit ça… Et après ça un jour je me suis dit je vais prendre mon temps, je ne vais pas répondre tout de suite à la question, je ne vais pas aller dans le rythme du présentateur, je vais faire mon rythme à moi et tant pis si je passe pour une bleue mais au moins je n'aurai pas l'impression de rentrer dans leur moule et juste essayer d'être moi-même. Et puis on verra si ça passe ou ça casse. Ce n'est pas si grave.

Si je n'avais pas été actrice j'aurais adoré être sage-femme par exemple.

JÉRÔME COLIN : Si vous n'aviez pas été actrice, vous auriez pu être heureuse ? Ou c'est vraiment passer par là ?
ISABELLE CARRÉ : Si je n'avais pas été actrice j'aurais adoré être sage-femme par exemple.
JÉRÔME COLIN : Ça vous aurait plu.
ISABELLE CARRÉ : Ah oui, j'aurais adoré. Quand j'ai accouché je me suis dit mais bon sang, c'est ça, je passais à côté du truc. J'aurais adoré être sage-femme.
JÉRÔME COLIN : C'est vrai ?
ISABELLE CARRÉ : Oui.
JÉRÔME COLIN : Je trouve ça trop stressant comme métier.
ISABELLE CARRÉ : Ou puéricultrice peut-être. Ça a moins de responsabilités. Quoi que, c'est quand même un beau métier aussi. Il faut être là quoi. Mais voilà, s'occuper des naissances et aider les jeunes mamans. Ça m'aurait plu. Ou alors travailler dans une crèche ou dans une petite école, petite-section, moyenne-section, j'aurais adoré.
JÉRÔME COLIN : Les enfants quoi.
ISABELLE CARRÉ : OuI
JÉRÔME COLIN : Les enfants.
ISABELLE CARRÉ : Oui.
JÉRÔME COLIN : J'adore les retrouver, j'adore les quitter.
ISABELLE CARRÉ : Ah oui ?
JÉRÔME COLIN : Oui. Je trouve ça très sain aussi.
ISABELLE CARRÉ : Oui, des fois il y a des moments où c'est dur de les quitter mais je pense que c'est peut-être plus dur encore de faire des sacrifices pour eux et après de sentir qu'il y a quelque chose qui pousse à l'intérieur parce

qu'on n'a pas été là où on voulait aller, faire ce qu'on voulait faire, je parle de la vie professionnelle, mais c'est pas mal aussi de parfois faire des choix qui ne sont peut-être pas les meilleurs choix artistiques au monde mais où on peut être aussi épanoui dans l'un que l'autre. Ce n'est pas mal. Ne renoncer à rien !
JÉRÔME COLIN : Ne renoncer à rien. C'est bien ça.
ISABELLE CARRÉ : Oui, enfin ça c'est sur le papier.
JÉRÔME COLIN : Oui c'est sur le papier. Dans la vie, bonne chance. Je vous souhaite déjà bonne chance. Si vous ne renoncez à rien vous n'allez pas vivre longtemps non plus.

Tous les trucs anxiogènes je suis la meilleure cliente !

JÉRÔME COLIN : Vous avez des vices, des excès ?
ISABELLE CARRÉ : Pas trop.
JÉRÔME COLIN : Pas trop ?
ISABELLE CARRÉ : J'aime bien boire un petit coup. Tous les jours quand même. Mais pas trop quoi 1 ou 2 verres.
JÉRÔME COLIN : C'est considéré comme de l'alcoolisme.
ISABELLE CARRÉ : Ben oui, je fais la gueule si y'en n'a pas. Quand même.
JÉRÔME COLIN : Oui mais bon.
ISABELLE CARRÉ : Voilà quoi.
JÉRÔME COLIN : C'est bien, c'est rassurant.
ISABELLE CARRÉ : Ça détend.
JÉRÔME COLIN : Je ne supporte plus cette société qui nous dit il ne faut pas faire ça, pas faire ça… On ne peut plus rien faire.
ISABELLE CARRÉ : J'ai lu l'autre jour, c'était dans quel journal, le Monde je crois, en plus…
JÉRÔME COLIN : Du coup c'est vrai.
ISABELLE CARRÉ : Que c'était cancérigène de boire un peu d'alcool tous les jours. Un petit verre de vin. Que le vin était cancérigène. Mais moi j'avais appris que le vin…
JÉRÔME COLIN : Faisait des centenaires.
ISABELLE CARRÉ : Oui parce qu'il est, comment dire, pour les artères, c'était bon.
JÉRÔME COLIN : Oui c'est ce qu'on dit.
ISABELLE CARRÉ : Ça débouche les artères.
JÉRÔME COLIN : Il faut croire ce qui nous arrange. Moi je suis pour ça.
ISABELLE CARRÉ : C'est ça. Ça débouche les artères mais t'as le cancer. Merde.
JÉRÔME COLIN : Il faut savoir ce qu'on veut. Ne renoncer à rien. Ni aux artères bouchées ni au cancer.
ISABELLE CARRÉ : Le sucre aussi. Oh non ! C'est triste.
JÉRÔME COLIN : Oui mais du coup, vous pensez à ça tout le temps ?
ISABELLE CARRÉ : Ben oui.
JÉRÔME COLIN : Quand même.
ISABELLE CARRÉ : J'y pense quand même.
JÉRÔME COLIN : Vous êtes occupée par ça.
ISABELLE CARRÉ : Je suis la meilleure cliente pour eux. Tous les trucs anxiogènes je suis la meilleure cliente.
JÉRÔME COLIN : Y'a pas de moments où vous en sortez ? Y'a pas de période de votre vie où vous en sortez ?
ISABELLE CARRÉ : Si…
JÉRÔME COLIN : Plus ou moins.
ISABELLE CARRÉ : Oui. Le problème c'est que j'y attache beaucoup d'importance mais voilà, c'est comme dans les jeux vidéo, j'arrive à naviguer entre.
JÉRÔME COLIN : Vous louvoyez.

ISABELLE CARRÉ : Mario Bross. Je saute par-dessus les monstres.
JÉRÔME COLIN : C'est ce qu'il faut faire. C'est clairement ce qu'il faut faire.
J'ai quand même mis 20 ans avant de parvenir à écrire ce livre !

JÉRÔME COLIN : Est-ce que le fait d'écrire un livre ça vous a donné envie de revenir à votre métier d'actrice, mais surtout d'écrire un film ? Est-ce que le fait d'écrire maintenant, d'avoir vos mots, votre musique, vous en parliez tout à l'heure, est quelque chose d'à ce point jouissif que ça pourrait se transposer ?
ISABELLE CARRÉ : Je ne sais pas. Comme vous avez vu je suis un peu lente, j'ai quand même mis 20 ans avant de parvenir à écrire ce livre. Maintenant 20 ans pour me dire ah oui ça pourrait faire un film… Je ne sais pas. En fait un moment je me suis posé la question est-ce que j'écris un livre ou est-ce que j'écris un scénario, et très vite j'ai eu envie d'écrire un livre, pourquoi, à cause du temps. J'ai l'impression qu'on a plus de temps pour raconter une histoire en 300 pages qu'en 120 pages de scénario. Et puis cette liberté aussi de l'écriture. Evidemment on peut faire des flash-backs au cinéma, on est libre d'arrêter une scène et de couper quand on veut, on a cette liberté là aussi de changer de décor, mais ça coûte vachement moins cher quand on écrit.
JÉRÔME COLIN : Ça ne coûte rien.
ISABELLE CARRÉ : Ça ne coûte rien. Et je peux faire mes flash-backs comme je veux, je n'ai pas besoin de 20 décorateurs pour reconstituer les années 70, je n'ai pas besoin d'une scripte…
JÉRÔME COLIN : Mais vous avez aimé la solitude de l'écriture ?
ISABELLE CARRÉ : J'ai adoré.
JÉRÔME COLIN : C'est bien hein.
ISABELLE CARRÉ : J'ai adoré la bulle que ça crée, et encore une fois, l'obsession en fait, le côté de vivre dans une autre dimension, d'être là et d'être ailleurs. Moi j'avais souvent cette image en fait d'être, c'est à la fois gai et dur, mais d'être sur un bateau brise-glace, et d'y aller, d'avancer et parfois c'est très lent parce qu'on peut rester 6 heures sur un mot quand même. Et en même temps on ne voit pas passer les 6 heures. C'est chronophage mais en même temps 6 heures c'est ça, et d'avancer quand même et effectivement que la glace se brise, et que le chemin se fasse.

ISABELLE CARRÉ : On parle vachement, je ne vais pas rater mon train ?
JÉRÔME COLIN : Regardez, vous arrivez à l'hôtel.
ISABELLE CARRÉ : Ah chouette. Enfin pardon, j'étais contente d'être…
JÉRÔME COLIN : Ça fait plaisir. Ne vous inquiétez pas, les femmes m'ont toujours fait ça toute ma vie, vous n'êtes pas la première Isabelle.
ISABELLE CARRÉ : Je suis désolée. Là je suis en train d'être rouge écarlate. Ce n'est pas ça, c'est parce que j'ai promis à ma fille que je serais avec elle ce soir. C'est pour ça. Pardon mais ma fille passe avant vous ! Désolée.
JÉRÔME COLIN : Je comprends bien. Vous arrivez à l'hôtel.
ISABELLE CARRÉ : C'est atroce. Ah chouette !
JÉRÔME COLIN : Je vais me débarrasser de vous, ça va me faire du bien, en plus il y avait une petite odeur.
ISABELLE CARRÉ : C'est moi qui sonne ? Ah oui. Ça doit être elle.
JÉRÔME COLIN : C'est des cloches d'église ?
ISABELLE CARRÉ : Les cloches d'église oui, on dirait la fin d'un film de Capra.
JÉRÔME COLIN : Je croyais que c'était votre sonnerie de téléphone.
ISABELLE CARRÉ : Ce serait drôle. Ça ferait un peu catho.
JÉRÔME COLIN : C'est ce que je me disais.
ISABELLE CARRÉ : Une sonnerie de téléphone cloche d'église. Oh, l'heure de la messe.
JÉRÔME COLIN : Je vous rends à votre famille.

ISABELLE CARRÉ : C'était drôlement chouette.
JÉRÔME COLIN : Oui c'était un plaisir.
ISABELLE CARRÉ : J'avais juste vu de votre émission Benoît Poelvoorde qui s'arrêtait pour aller pisser.
JÉRÔME COLIN : Ah oui, évidemment. Ce n'est pas le moment le plus intelligent qui est resté.
ISABELLE CARRÉ : Oui mais je l'aime tellement.
JÉRÔME COLIN : Je vous remercie.
ISABELLE CARRÉ : Merci, et en plus c'est gratos comme taxi, c'est bien. Au revoir.